

En 1943, Arminio Castelberto et son grand-père, descendants d'une vieille famille de Vénétie, s'en allèrent vivre dans un petit village entre Vicence et Vérone, fief de la famille depuis des siècles. Alvisé, le grand-père de soixante-quatre ans, Arminio, âgé de douze ans, et toute cette domesticité aujourd'hui disparue qui égayait alors les grandes maisons, avaient décidé que Castelberto serait un refuge acceptable pour supporter les vicissitudes de la guerre, après la réquisition du palais du Grand Canal.

Arminio n'avait ni frère ni sœur. Son père, fils unique comme lui, était mort Dieu sait où, après s'être séparé très tôt de son épouse américaine, qui n'eut pas le temps de venir reprendre son enfant avant que le pire ne survînt. Élevé par un grand-père riche et sympathique, Arminio ne souffrit jamais beaucoup de l'absence de ses parents.

Au cours de ces premières années, ses études furent intermittent et confuses; son grand-père n'avait pas voulu qu'il allât à l'école publique, où on l'aurait habillé et éduqué comme un jeune fasciste. Il l'instruisit lui-même et lui donna des précepteurs. Après le 8 septembre¹, les Allemands devinrent implacables et exigèrent de leur allié italien toujours plus d'arrestations et de persécutions. Alvisé, dont l'antifascisme était alors avéré, partit pour la Suisse. Il confia Arminio aux gouvernantes, aux domestiques et à un gardien fidèle et dévoué, un factotum qui s'occupait de la maison depuis des années, assurant en outre la charge de jardinier-concierge du cimetière du village, lequel prolongeait en quelque sorte le parc de la villa. Pendant cette absence, Arminio resta un jeune maître, servi et respecté. Un prêtre, grand clerc en la matière, lui enseignait surtout l'art d'herboriser (que le garçon adorait car les leçons se déroulaient au cours de promenades champêtres), un peu de latin, et extrêmement peu de tout le reste.

A l'automne 1944, quand en Vénétie la Résistance devint plus décidée, plus acharnée, Alvisé revint chez lui en secret, tombant du ciel, une nuit, parachuté avec quelques armes et un émetteur radio, et rejoignit les partisans de la région. Il venait rarement à la villa voir son petit-fils, qui brûlait de courir les mêmes aventures. Mais Arminio était trop jeune, et on le laissa à la maison.

La Guerre et la Résistance nous permettent ici, de façon détournée, d'en arriver à l'histoire de la Rotonde des Massalongo, où se cacha le grand-père dans les moments les plus dangereux,

¹ 8 septembre 1943: publication de l'armistice signé à Svracuse le 3 septembre entre l'Italie et les Alliés débarqués en Sicile. (*N. d. T.*)

après la découverte de son retour par les Allemands et les Fascistes. Arminio lui tenait parfois compagnie quand les séjours dans la cachette se prolongeaient un peu trop.

La Rotonde des Massalongo est une majestueuse tombe de famille, que, plus de deux cents ans auparavant, une jeune comtesse Massalongo avait apportée en dot à un Castelberto, pour elle, pour lui et pour leurs descendants. Une rotonde à colonnes avec au centre une pierre tombale entourée de parterres fleuris, le tout surmonté d'une lourde coupole. Sous la pierre, un escalier, et au pied de l'escalier une crypte grande comme une salle de bal.

Peu de temps avant que la guerre ne commençât chez nous aussi, le jardinier-gardien Erico, prévoyant que beaucoup d'objets d'usage quotidien viendraient bientôt à manquer, et sachant la tombe inutilisée depuis longtemps, conçut en grand secret, avec l'aide de sa femme Carlotta, une invraisemblable remise. Il retira la lourde pierre tombale et la remplaça par une parfaite imitation, maniable, avec les dates et les inscriptions, susceptible de tromper n'importe qui. De plus, il évida, aux quatre coins, la base des vases de fonte remplis de fleurs artificielles afin qu'un peu d'air pût entrer dans ce caveau. Au moment opportun, il informa le comte Alvisé du sacrilège accompli.

Un soir, son grand-père fit mettre un petit manteau à Arminio et lui dit : « Donne-moi la main, n'aie pas peur, ne reste pas planté là. » Ils marchèrent sur l'herbe, dans l'obscurité, puis descendirent des marches. Arminio ne comprenait pas comment ils étaient entrés dans le caveau, mais la grande main qui le guidait et les paroles qu'il entendait le rassuraient. A la lueur d'une petite lanterne il lui montra les lieux, qui n'étaient pas si macabres, et les quelques boîtes de tôle qui s'y trouvaient, puis commença à lui raconter les histoires de la tombe.

Au début du siècle, le responsable du cimetière annonça à la famille la nécessité d'une « reconnaissance ». Pour qui possède une crypte familiale, il est obligatoire d'y remettre de l'ordre de temps à autre, de rassembler les fragments du bois décomposé, de la tôle, et les os des défunts les plus antiques. Seul le grand-père, qui avait alors un peu plus de vingt ans, pouvait s'en occuper. Légèrement réticent, mais dépourvu d'angoisses et de superstitions, curieux de savoir qui étaient ses ancêtres et dans quel état il les trouverait, il accepta de s'en charger.

« Je descendis dans la grande crypte, suivi de deux employés du cimetière qui portaient des boîtes de tôle ornées d'une croix dorée. Certains cercueils étaient en assez bon état, mais la plupart tombaient en morceaux. Il fallait réunir dans les coffrets le peu qui restait et inscrire noms et dates sur les couvercles, quand on pouvait encore les déchiffrer. Le responsable, très respectueux de la Rotonde et de ses propriétaires, conseilla de rechercher à tout prix à qui avaient appartenu les restes trouvés dans les bières disloquées.

« Je demandai si je pouvais achever la reconnaissance quelques jours plus tard, je me serais

entre temps informé auprès de parents, dans les archives, comme je pourrais, une fois notées les informations utiles pour ceux qui me renseigneraient. On me répondit que c'était la procédure habituelle.

« J'examinai l'intérieur et l'extérieur des cercueils. Trois d'entre eux étaient particulièrement abîmés, Le plus grand avait dû contenir un corps de petite taille, mais très volumineux. Un autre renfermait les loques d'une veste de drap bleu, avec des boutons dorés décorés d'ancres marines. Dans le troisième, près des lambeaux d'une robe de satin dont le fichu brodé se réduisit en poussière à peine effleuré, un anneau d'or gravé de quelques mots entourait l'os d'un bras. Je demandai qu'on me confiât cet anneau. Je l'aurais rapporté et remis avec les os de celle qui l'avait possédé durant sa vie, et souhaité le garder après.

« Je remontai, et tentai de déchiffrer l'inscription à la lumière du jour. On pouvait encore en lire une partie : " Tecum vivere amem, tecum... " (J'aimerais vivre avec toi, avec toi...)

Je racontai à ma mère ce que j'avais trouvé et lui déclarai que je chercherais coûte que coûte à en savoir davantage. Elle protesta immédiatement, elle ne voulait pas s'en occuper, il était ridicule de penser à des gens morts depuis si longtemps. Devant mon insistance, elle me suggéra d'aller à Arcugnano, où vivaient encore Giorgio et Lidia, le frère et la sœur de mon grand-père paternel, encore lucides et accueillants, âgés respectivement de quatre-vingt-quatre et quatre-vingts ans. Eux sauraient certainement, ils se souviendraient.

« Je partis en voiture le lendemain. J'arrivai en fin d'après-midi à Arcugnano, tout en petites maisons modestes, à l'exception de celle de mes parents, un bâtiment massif qui dominait les autres de ses trois étages.

« Giorgio et Lidia étaient très beaux, grands, droits, les yeux bleus et les cheveux d'une blancheur lumineuse. Maman avait envoyé un messager pour les prévenir de mon arrivée.

« Ils ne m'avaient pas vu depuis des années et m'accueillirent avec allégresse. L'oncle Giorgio me serra longuement dans ses bras et la tante Lidia, qui, pour me recevoir, avait revêtu une robe pleine de dentelles et de rubans, joignit les mains en soupirant et me dit que j'étais devenu si beau, mais si beau, que si elle avait eu soixante-cinq ans de moins, elle serait tombée amoureuse. Immédiatement, nous nous imaginâmes tous les trois la révolte de notre famille apprenant mon mariage avec ma grand-tante, et nous nous prîmes au jeu avec une extraordinaire gaieté, entre nos cent quatre-vingt-six ans si inégalement répartis. »

Le grand-père racontait avec un plaisir évident et le petit-fils, sous le charme, avait déjà oublié le funèbre décor. Si bien que cette fois-ci, et les fois suivantes, quand Erico annonçait que le danger était passé, Arminio pria son grand-père de continuer, et celui-ci acceptait de bonne grâce.

« La splendeur du dîner, la table, les couverts anciens en argent au chiffre gravé sur un léger rebord en bosselage, tout témoignait de leur aisance; d'argent également les salières, les surtouts et les revêtements des carafes en cristal.

« Je ne parlai pas ce soir-là du but de ma visite et on ne me posa pas de question. Le lendemain matin, je me levai tard et trouvai la tante Lidia dans le salon, seule. L'oncle Giorgio, comme chaque jour de chaque saison, était allé faire une longue promenade avec ses chiens de chasse.

« Quand je montrai le bracelet d'or avec son inscription, elle me regarda épouvantée : " Où es-tu allé chercher ça? Dans l'au-delà? " Je lui révélai alors la mission que j'avais dû accepter, la reconnaissance, et l'irrésistible désir qui m'avait pris, dans la Rotonde, de découvrir quelque chose sur ceux qui m'avaient précédé. Elle me fit une caresse : " Allons donc! Comme si à vingt ans on devait penser à ces choses-là! " Elle tenait le bracelet entre ses doigts avec émotion :

« Sur l'urne où tu remettras ce petit bracelet, tu pourras faire inscrire " Consuelo Cienfuegos de Castelberto, née à Valladolid et morte dans sa première jeunesse à Vicence ". Mais Giorgio te dira les dates et toute l'histoire, j'ai le crève-cœur rien que d'y penser. Par contre, je te raconterai les deux autres histoires, et, ajouta-t-elle en soupirant, quand je pense que dans quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans je serai moi aussi enfermée dans une de ces boîtes, j'ai déjà l'impression d'étouffer. »